

Moebius

L'écriture de Dieu : ou comment déborder du thème

Christian Mistral

La marge

Numéro 105, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/14330ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mistral, C. (2005). L'écriture de Dieu : ou comment déborder du thème. *Moebius*, (105), 81–86.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

CHRISTIAN MISTRAL

L'écriture de Dieu ou comment déborder du thème

Je marchais dans l'automne étalé sous mes pieds en feuilles crissantes, ocre et cramoisies. La veille, j'avais dit des choses que je ne pensais pas vraiment, puis on s'était couchés en cuillers froides, et ce matin Sophie était à cran, donc j'avais sagement décidé d'aller promener ma gueule de bois dehors un bout de temps. On savait s'aimer assez pour se priver de nos présences. On ne se causait jamais de chagrin exprès. On se demandait comment ça se faisait, où et quand on avait appris ça chacun de son côté avant de se rencontrer. On se le demandait un peu, sans zèle, pour la forme ; on était trop malins pour creuser la question.

Je marchais dans l'automne et voilà, comme ça, je me suis retrouvé devant la chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours. Une sacrée vieille chapelle. La plus âgée du Vieux-Montréal, qui est l'une des plus anciennes villes d'Amérique. Jeune homme, j'avais vécu juste devant sans jamais songer à y mettre les pieds. Ne venais-je pas tout juste d'abjurer la foi catholique ? S'agit d'être conséquent...

J'entrai pourtant sans hésiter, cette fois-ci, et cela me surprit. Mon âme athée se portait bien, je n'éprouvais aucun transport de détresse et je n'étais plus jeune. C'est en toute sérénité que je pénétrais après tant d'années dans ce lieu, saint au temps d'avant que me déserte la foi. Et je me sentais chez moi. Davantage, veux-je dire, que dans une mosquée par exemple, ou une synagogue.

Quand même, je n'avançai pas comme je l'aurais fait autrefois, je n'allai pas poser mon cul sur le premier banc, mais il est vrai que ce fut ma pulsion initiale. Non, la messe en cours se terminait et, pour autant que je puisse en juger,

selon mon souvenir, il restait cinq ou six minutes à la cérémonie, aussi m'assis-je sagement à l'écart, dans le bas-côté de bâbord, et j'observai à la lueur des bougeoirs en forme de bateaux. Je portai mon regard vers et j'ouvris mon cœur à ces fidèles assemblés, et cela je le fis depuis les coulisses, en marge de ma religion maternelle. Je vis, c'est la vérité vraie, des zouaves pontificaux en uniforme, des vieux certainement, mais aussi des jeunes, des zouaves pontificaux, nom de Dieu, pareils à ceux qu'on envoyait défendre le pape du temps de Garibaldi. Leurs cuivres étaient lustrés, leurs moustaches aussi. Je me sentis quasi comme si j'assistais aux fantomatiques messes basses du révérend dom Balaguère dans le conte de Daudet. Et puis il y avait des gens, des vrais, pas juste des Japonais débarqués de l'autobus pour se dégourdir les jambes et jouer du kodak, des gens chrétiens résidents du quartier, et pas que des vieilles femmes, non non, des hommes de mon âge aussi, avec leur femme et leur enfant. J'eus de la peine pour eux, qui croyaient à ces sottises, et pour moi, qui n'y croyais pas.

Tandis que fondaient sur nous les pénultièmes bénédictions, j'envisageai cette chapelle sur un plan plat, je l'imaginai vue d'en haut, comme Michel-Ange devait considérer la Sixtine à force d'en orner le plafond. Je fus frappé par la ressemblance entre l'image ainsi révélée et une feuille de papier lignée. Vues du ciel, vues du point de vue divin, les rangées de bancs centrales ressemblaient à ces lignes imprimées sur des feuilles volantes à l'usage des écoliers, et le reste à des marges de droite et de gauche, et les pieux gros et les petits, vus d'ailleurs, vus d'ici, tous ces agenouillés et tous ces assis, c'était de l'écriture humaine, à s'y méprendre, d'en haut c'est sûr on avait l'air, alignés rangée par rangée, de démotique et de cunéiforme, de cyrillique et de cursif, de pleins, de déliés, de pattes de mouche, enfin d'un ramassis de signes à décoder. Nous étions l'écriture de Dieu, le délire poétique du Très-Haut, chacun de nous une lettre enchaînée à celle qui suit et qui précède, et Dieu soûl griffonnait sans ressentir, pris dans son trip créateur, en plein paradis artificiel baudelairien : demain, ses brouillons lui sembleraient illisibles ou incompréhensibles, en tout cas

sans intérêt ; il les jetterait sur le dessus de la pile dans son infini placard et s'en désintéresserait, sans y plus revenir. Il ne saurait même pas que nous sommes vivants. Il l'ignorait absolument. Toutes les religions confondent, il me semble, la capacité de création divine avec l'intention créatrice. Ce n'est pourtant pas parce qu'Il l'a fait qu'il s'ensuit qu'Il l'ait fait exprès.

Nous sommes l'écriture de Dieu, des caractères laissés pour compte. Le livre que nous avons fabriqué pour nous faire une idée du Père, la Bible, commence en disant qu'au commencement était le Verbe. Depuis, nous ne cessons de nous représenter le Père muni d'un grand bouquin dans lequel nos destins sont consignés, de même que le contenu de nos consciences. Du Père Éternel au Père Noël, toujours, un grand livre est en cause, une liste, un registre omniscient et rassurant. Et quand nos enfants meurent cruellement sans raison, nous murmurons que c'était écrit.

Dieu doit écrire à l'encre blanche. Encre invisible et sympathique, et sur toute la largeur de la page, palimpseste maudit qui n'a que faire des marges, du concept même de marginalité, car après tout Dieu n'est pas Dieu s'il n'occupe tout l'espace en sauvage. La marge, c'est un lot humain, mortel, propre à des gens de notre espèce. On y écrit à l'encre rouge. On y écrit avec du sang.

Les marginaux, les gens de marginalité, ceux-là qui bougent, c'est l'encre rouge des sociétés.

À quoi d'autre, sinon à nous corriger, nos maîtresses employaient-elles ces marges aux frontières bien définies sur nos cahiers d'écoliers ? D'emblée, on apprenait à occuper le territoire horizontal de gauche à droite et de haut en bas, on se faisait dire d'emplir l'espace de signes à l'exception expresse de cette bande occidentale verticale qui traversait la page, réservée à l'autorité morale de la maîtresse, à ses annotations, critiques, remarques et encouragements, télégraphiés à l'encre rouge comme autant de stigmates ou de suçons dans le cou. Plus tard, ce seraient nos formulaires d'examens, de déclarations d'impôts, de demandes de passeport ou d'aide sociale ou de pension de vieillesse qui comporteraient une zone ombrée réservée à l'usage du

ministère. La marge, c'est le lieu même du méta-discours, et le méta-discours, c'est le langage du pouvoir.

Les marginaux critiquent. Ils posent un regard en retrait. À l'encre rouge. Ils sont utiles. Dieu du ciel, ils sont indispensables ! La marge est la garantie de la page remplie, son justificatif de gauche : sans l'espace marginal, l'espace principal n'est pas sûr d'exister.

Peut-on se marginaliser soi-même ? S'exclure du *mainstream* ? Je ne le crois pas. *Hubris*, bordel de Dieu. Parce qu'en fin de compte, la marginalité n'est qu'un état transitoire qui relève de la statistique. Le Koba déporté en Sibérie en 1913 est aussi le Staline qui s'éteint au Kremlin en 1953. L'enfant hyperactif qu'on assomme de Ritalin en 2004 est le petit-fils du gamin turbulent et en santé de 1954. Le bâtard et la fille-mère d'hier sont la famille monoparentale d'aujourd'hui. On est tous le marginal de quelqu'un, par définition. Quand tout le monde est marginal, plus personne ne l'est. Marginal ! Quelle connerie de concept, quand on s'arrête et qu'on y pense.

N'empêche, ce jour-là dont j'ai parlé déjà, Sophie et le kid et moi sommes allés tout guillerets jusqu'au Planetarium Dow. Entre l'église à onze heures et la voûte céleste à quatorze, je me sentais bien encadré dans un de ces jours comme ça, qu'on connaît tous, n'est-il pas vrai, des jours parfaits dans l'harmonie la symétrie la résonance des significances et tout ce qui se répercute entre les heures comme un écho de Grand Canyon. On se dit qu'on aurait mieux fait de rester couché, en même temps on n'aurait pas voulu manquer ça.

Affalés dans nos fauteuils, le cou cassé, on a contemplé le ballet d'étoiles artificielles projeté au plafond. Sophie et moi, on se souvenait d'avoir vu des étoiles vraies dans le ciel de Montréal, mais le kid se croyait au cinéma. Les astres défilaient et le narrateur narrait, et à un moment donné la coupole fut éclaboussée de feux blancs tournoyant lentement sur eux-mêmes comme un dragon mutant se mordillant la queue, et le narrateur nous confirma qu'il s'agissait de la Voie lactée, puis il activa son pointeur et une flèche apparut au plafond, et la flèche fit trois fois un cercle autour

d'une vague zone périphérique, et nous apprîmes que le système solaire se situait à peu près dans ces eaux-là, en marge de la galaxie. Somme toute, nous vivions en banlieue.

Alors, à cette échelle, si vous voulez mon avis, on ne s'excite plus le poil des jambes avec des conneries creuses comme le concept de marginalité. Ça ne sert qu'à occuper les étudiants en philo et les collabos aux revues littéraires. Ceux-là mêmes qu'on sollicite pour en causer ne sont plus marginaux, par définition. C'est comme interroger une vierge sur la virginité : avant de la déflorer, il est trop tôt, ensuite il est trop tard. Pendant, peut-être. Allez savoir.

